

clef d'or les peut ouvrir; et pour en amasser, elles travaillent sans relâche. Mme de Miniac donne des leçons, votre fille exécute des travaux de broderies... Elles habitent à Saint-Malo une maison de bois fermée comme un cloître... Chaque jour, leurs mains pieuses jettent l'argent gagné dans une cassette, cet argent est le prix de la rançon du père...

—Mes deux saintes! s'écria M. de Miniac.

—Oui, deux saintes, vous avez raison! Savez-vous comment je les ai connues? en leur sauvant la vie, en arrachant de la main des voleurs ce trésor rendu sacré deux fois... Comprenez-vous la joie de conserver des vies si chères... Je comptais venir ici vous dire: — Donnez-moi Jocelyne! je l'ai gagnée! — Quand elles voulurent me remettre l'or amassé pour vous, je le refusai... Vous me devriez la liberté, comme elles me devaient l'existence. Ah! la première moitié de mon voyage fut un enchantement. J'aurais offert tant d'or à Baba-Hassen qu'il vous aurait cédé; j'étais certain de vous ramener à Saint-Malo, et dans l'avenir je me voyais déjà l'époux de Jocelyne... Je me suis courageusement battu! allez! Il s'agissait de me garder libre pour vous, pour elle! Puis, je l'avoue, en me voyant vaincu, j'ai souhaité mourir. Perdre à la fois la liberté et Jocelyne, c'était trop! Maintenant, je vous retrouve, le courage me remonte au cœur. Je dois exister pour vous; je serai votre fils avant d'être le soutien de Jocelyne. Nous trouverons un adoucissement suprême à nous entretenir de celles que nous pleurons... Notre captivité ne saurait être éternelle. Les Malouins apprendront mon infortune; je connais assez les armateurs dont je protégeais les navires avec ma pauvre frégate, pour être certain que rien ne sera négligé par eux pour me rendre la liberté! Je ne vous laisserai point après moi, mon père. Désormais nos destinées seront semblables, si vous le voulez, si vous daignez m'adopter.

—Mon fils! ah! mon fils! s'écria l'aveugle.

Il n'ajouta rien de plus; les larmes le suffoquaient.

Cependant, son émotion se calma lentement, et tous deux continuèrent cet entretien d'âme à âme, jusqu'à ce que s'affaiblit l'étreinte de leurs doigts, jusqu'à ce que le sommeil éteignit leur pensée.

Mais ensemble ils furent visités par le même rêve: Jocelyne, belle comme un ange, des palmes plein les mains, descendit vers eux, répandant autour d'elle comme une douce clarté de lampyres étincelants, et un parfum semblable à celui des premières roses effeuillées.

—Ma fille! murmura le vieillard.

—Ma soeur! soupira le jeune homme.

L'impression produite par l'entrée de Pierre dans le cachot souterrain se prolongea durant plusieurs semaines. Les infortunés l'interrogeaient sans relâche sur les événements survenus. Il les ranimait, les consolait. Souvent, cherchant au fond de son souvenir des vers héroïques de Corneille et de Racine, il les leur récitait, afin de hausser leur courage au niveau de leur malheur. Chacun d'eux avait fini par le rendre confidant de ses regrets et de ses peines. Grâce à sa connaissance parfaite des langues vivantes, il pouvait tour à tour s'entretenir avec les Espagnols et les Italiens, captifs comme lui. Mais, comme il arrive fréquemment dans les grandes crises, le cœur de l'homme se prend trop vite à l'espérance, la déception grandit de toutes les forces de l'attente.

Pierre calculait les diverses chances de salut qui lui restaient, en s'efforçant de ne les jamais exagérer, dans la crainte d'une désillusion plus terrible que le reste.

—Mon père, disait-il à Robert de Miniac, car désormais il ne lui donnait plus d'autre titre, nous devons compter trois mois pour le retour à Saint-Malo de la flotte marchande... Admettez qu'au bout de ce temps, nos amis, nos frères, votre femme et votre fille soient informés de notre situation... Ils devront patienter jusqu'au départ pour l'Orient des Pères de la Merci, chargés de recueillir les aumônes des fidèles... Sans doute, leurs visites sont fréquentes, mais tous ne sont pas Français... Les Pères Portugais arrachent d'abord leurs nationaux à la captivité; les religieux italiens, espagnols, allemands, font de même, et c'est justice... S'il leur reste une part du trésor qu'on leur confia, ils l'emploient en faveur des étrangers. Nous ignorons dans combien de temps un Père français visitera cet enfer. Nul effort tenté par nos amis n'aboutirait en dehors des transactions des Pères pour nous rendre la liberté! Les préliminaires des négociations entre les religieux et le Pacha sont d'autant plus longs que celui-ci croit davantage à l'importance de ses captifs. Evidemment, tous, tant que nous sommes ici, nous lui paraissions gens ayant une surface peu commune. Sans cela, il nous eût déjà employés aux travaux du port, ou nous eût envoyés ramer sur les galères. Je souffre horrible-

ment quand j'entends nos malheureux amis précipiter par la pensée la réalisation de leurs désirs. A quels déboires amers ne s'exposent-ils point! Soyons plus forts, vous et moi, prenons notre malheur corps à corps en le défiant de nous abattre.

—Vous avez raison, Pierre; n'est-ce point assez pour me rendre le courage que Dieu vous ait envoyé à moi!

—Quelquefois un motif d'attendre plus rapidement ma liberté semble me sourire, mais qui sait si je ne m'illusionne pas... A bord de ma frégate se trouvaient trois orphelins pris à l'hospice... Pauvres petits êtres, vaillants déjà, comprenant le devoir, aimant la France... Ils se sont battus pour elle comme des hommes... L'un d'entre eux, celui que je préférerais, parce que Galauban, mon vieux marsouin, s'était chargé de son éducation, Servan, le mousse blessé pendant la mêlée, et jeté avec les survivants dans la cale du navire, n'a pas été retrouvé à l'heure du débarquement des prisonniers... Un mot de Vernon, mon camarade, me fait croire qu'il a réussi à passer par un sabord, et à reprendre sa liberté. S'il en est ainsi, il trouvera le moyen de s'occuper de son capitaine. Mais s'est-il sauvé? Sa tentative n'a-t-elle abouti qu'à lui faire perdre plus tôt une vie condamnée au malheur? Servan est Breton, futé et obstiné tout ensemble; s'il ne s'est pas noyé en tombant à la mer, s'il n'a point été broyé dans le port entre les charpentes des gros navires, nous entendrons parler de lui, ou plutôt, il travaillera mystérieusement en notre faveur, et nous apprendrons un jour ce que nous devons à l'orphelin de l'hospice de Saint-Malo...

Pierre de la Barbinai ne se trompait point quand il jugeait de la sorte le protégé de Galauban. Celui-ci, fort de la protection du Père Vacher, de l'amitié de Croustillac, dont la verve gasconne n'enlevait rien à la franchise, ne songeait qu'à revoir et consoler ses anciens compagnons.

Après quelques jours de réclusion forcée, pendant lesquels il s'était guéri de ses blessures, il supplia le consul de lui permettre de sortir sous la garde d'Azil.

Celui-ci, après quelques hésitations, répliqua:

—Soit! mais auparavant il recevra la visite de Fathma.

Fathma était une vieille femme, parfumeuse émérite, favorisée de la clientèle de toutes les Algériennes élégantes. Convertie depuis de longues années à la religion catholique, dans le premier sentiment de cette ferveur qui fait souhaiter aux néophytes le martyre, elle confia au Père Vacher qu'elle annoncerait publiquement son changement de religion, quitte à périr sous le bâton des bourreaux.

Le Consul, après avoir loué ce zèle ardent, s'employa à le refréner.

—Certes, lui dit-il, nous admirons les saints dont les noms sont écrits à notre martyrologue; mais je crois pouvoir vous affirmer que vous rendrez à la chrétienté de plus grands services en cachant à tous votre foi nouvelle, qu'en l'étalant au grand jour. Votre situation de parfumeuse en titre du harem du pacha, vous permet d'entrer à toute heure dans son palais, de visiter ses femmes, avec une sorte d'intimité, de jouer avec leurs enfants, de connaître au milieu de longues causeries que vous saurez toujours diriger à votre gré, ce qui se passe à l'intérieur. Combien d'infortunées ne pourrez-vous point consoler! que de chrétiennes jetées au fond de cet enfer vous devront de conserver un peu de courage. Avant peu de temps, vous deviendrez un de nos instruments les plus utiles, et vous remplirez une véritable mission. Votre martyre serait d'une heure, votre apostolat durera toute la vie.

Fathma céda à l'autorité de cette parole. Douée d'une grande prudence, elle rendait en effet d'importants services, et le père Vacher en faisait grand cas.

Suivant la promesse faite au mousse, la parfumeuse fut mandée au consulat.

—Tu vois cet enfant, lui dit Azil, change la couleur de son teint, et rends-le méconnaissable.

La parfumeuse du harem prit une fiole renfermant une eau brune, en frotta la figure, les épaules, les bras et les mains de l'enfant, passa sur ses sourcils et sur ses cils un pinceau trempé dans une eau noire comme de l'encre; puis, saisissant un rasoir, elle coupa ses cheveux d'une façon complète. Une minute après, Servan était méconnaissable.

—Ma teinture tient deux mois, fit Fathma.

—Dans deux mois, je serai à Marseille, répliqua le mousse.

Azil, satisfait de la métamorphose, ne crut point devoir refuser à l'enfant ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur. Azil se chargea d'un paquet assez lourd, l'enfant prit une corbeille d'oranges, et tous deux se dirigèrent vers le port.

Les captifs y travaillaient sous les yeux de surveillants armés de terribles bâtons sans cesse levés

sur les malheureux, frappant à droite, à gauche, sans motif, pour le bonheur de meurtrir des chairs et de tracer des sillons sanglants sur les membres nus. Toutes les nationalités se trouvaient confondues; Portugais au teint de couleur foncée, Italiens pâles, Allemands blonds, Français, travaillaient sous la torride chaleur du midi, remuant des ballots sur le port, soulevant des barils, tombant souvent sous le poids d'une charge trop lourde. Traités en bêtes de somme, insultés, bafoués, recevant tour à tour l'injure sanglante et le crachat honteux, fustigés, traînés par les cheveux, sans que jamais une voix s'élevât pour les plaindre.

Quelquefois, le sentiment de la fierté se réveillait chez ces misérables, il arrivait que l'un d'eux, oubliant que son salut futur dépendait de sa patience, se révoltait, à défaut d'armes se servait de ses ongles, ou s'efforçait d'étrangler un de ses bourreaux... Mais cette tentative s'achevait dans le sang de l'infortuné; trois coups de bâton lui brisaient le crâne, et tout était dit. Ceux qui venaient d'assister à cette exécution sommaire frissonnaient, courbaient la tête plus bas, et se demandaient:

—Quand donc les Pères arriveront-ils?

D'eux seuls dépendaient la liberté!

Il arrivait quelquefois aussi qu'un surveillant disparaissait d'une façon subite. Était-il tombé à la mer? Un mystérieux châtement avait-il vengé les victimes de cette chiourme misérable? Comme chaque prisonnier représentait une valeur commerciale, on ne pouvait châtier au hasard. Les nouveaux surveillants se contentaient de déployer une férocité plus grande à l'égard des travailleurs du port.

Cependant, parmi les étrangers, les commerçants, ceux qu'entraînait la pitié vers les captifs, avaient la faculté de leur distribuer des secours. Les malheureux les employaient à se procurer des vivres, car on les nourrissait d'une façon insuffisante; les habiles faisaient part de leurs aumônes aux gardiens et y gagnaient une protection proportionnée au chiffre de leur don; la plupart amassaient ces faibles ressources afin d'aider à leur rachat.

Parmi les captifs appartenant à des particuliers, un grand nombre gardait la faculté de reconquérir sa liberté au bout d'un certain nombre d'années. Les propriétaires fixaient le chiffre de la rançon, les familles intervenaient, ou bien le prisonnier, laissé libre de gagner suivant ses facultés des sommes plus ou moins élevées, payait à son maître une redevance fixe, et gardait le surplus pour se libérer plus tard. Ces derniers étaient les moins malheureux. Les plus à plaindre appartenaient au pacha et travaillaient pour lui sous la surveillance de la chiourme.

Quelque maltraités qu'ils fussent, il n'était point impossible de leur parler, tandis qu'ils travaillaient à des débarquements de marchandises.

Azil et son jeune compagnon s'avancèrent donc au milieu des prisonniers. L'enfant cherchait si parmi eux il ne reconnaîtrait point quelques-uns des matelots du "Sirius". Certainement, un certain nombre avaient été emmenés dans les campagnes voisines d'Alger, mais il en restait dans la ville; Galauban, Jean-la-Grenade, Poigne-d'Acier, ne pouvaient manquer de se trouver sur le port.

Cependant, Servan cherchait en vain dans les groupes; il passait en sifflant un air breton d'un petit ton délibéré, certain d'attirer à lui l'attention des marins du "Sirius"; quand un captif, brûlé par la soif, regardait d'un air de convoitise ardente la corbeille remplie de fruits d'or, il lui tendait une orange, et murmurait:

—Courage!

Une larme brillait aux cils du captif; il comprenait que l'enfant était un ami. Mais ce jour-là, Azil et Servan fouillèrent le port où les travailleurs ployaient sous le fardeau de leur misère; ils ne reconnurent aucun des marins du "Sirius".

—Nous recommencerons demain, dit le mousse.

En effet, le matin, à l'aube, il reprit ses investigations. Seul, cette fois, il connaissait le chemin, et faisait de si rapides progrès dans la langue turque, qu'il pouvait demander ou fournir un renseignement.

Au moment où il passait devant un amas de marchandises qu'on déchargeait d'un navire arrivant des Indes, il entendit un surveillant insulter un chrétien avec une rage véritablement affolée. Le captif, sans paraître rien entendre, continuait sa besogne, le front courbé, la lèvre mordue, les poings crispés.

—Grogne, murmura-t-il, pourceau immonde, grogne! Mais s'il t'arrive de me toucher... Je ne te dis que cela, ce sera ta mort ou la mienne... Je tuerais un mécréant dans ce pays-ci, c'est sûr! Et qui sait si ce meurtre-là ne me vaudra pas des indulgences! Mahométan du diable, hurle et crie, mais gare à mes poings, ce n'est pas pour rien qu'on affirme qu'ils sont d'acier...

(A suivre)